

Des Austronésiens en Asie-Pacifique

Continuités et ruptures sur le chemin
des migrations anciennes

Hubert Forestier et Dominique Guillaud

Cet article¹, en rappelant l'unité du peuplement de l'Asie-Pacifique, souligne parallèlement la diversité culturelle de cette aire: celle-ci tient en partie à la grande capacité des populations de langues austronésiennes à s'adapter, par leurs techniques, leurs activités et leurs systèmes sociaux, aux contextes écologiques contrastés rencontrés sur le chemin de leurs migrations. Ils ont montré ainsi leur capacité à former des combinaisons "socioécologiques" à chaque fois singulières à partir d'un bagage culturel et technique au départ commun. Notre approche, qui n'est pas isolée², brasse, dans la très vaste zone du "monde austronésien", des données qui proviennent de décennies de travaux scientifiques dans des domaines tels que l'archéologie, la linguistique et l'ethnologie. Elle n'épuisera pas le sujet: la question de l'identité culturelle d'un groupe tel que celui des Austronésiens étant particulièrement vaste et complexe, il est bien difficile de prétendre la traiter en un seul article; nous ne proposons, ici, que des jalons.

1. Dans cet article, nous souhaitons dépasser le clivage conventionnellement instauré entre Asie et Océanie, pour retrouver la continuité culturelle, signalée par le peuplement austronésien, entre ces deux régions insulaires.

2. Elle a notamment fait l'objet d'un ouvrage entièrement consacré aux Austronésiens: Bellwood, Fox et Tryon (1995).

Pour identifier le groupe de population acteur de ces migrations anciennes en Asie-Pacifique, il est indispensable de faire appel à la linguistique. En effet, les trouvailles archéologiques à elles seules ne permettent pas de retracer la logique et les voies des migrations anciennes. On se trouve donc dans une situation extrême où la linguistique est, plus qu'ailleurs dans la quête des origines du peuplement, mise à contribution pour ordonner les faits archéologiques. Dans l'histoire de l'aire Asie-Pacifique, l'archéologie est ainsi subordonnée à la linguistique et les spécialistes de ces disciplines tentent régulièrement de confirmer les hypothèses de celle-là au moyen des acquis de celle-ci (Green 1999).

Pour légitimer l'analyse des groupes locuteurs de langues austronésiennes en tant qu'ensembles culturels, certes présentant aujourd'hui un très faible degré de cohésion, mais relevant d'une source commune, il est préalablement nécessaire de préciser la relation, délicate et débattue, qui unit culture et langage. Cette relation a été longuement explorée, notamment par les structuralistes, sans avoir été épuisée:

C'est que le problème des rapports entre langage et culture est un des plus compliqués qui soient. On peut d'abord traiter le langage comme un produit de la culture: une langue, en usage dans une société, reflète la culture générale de la population. Mais en un autre sens, le langage est une partie de la culture; il constitue un de ses éléments parmi d'autres [...]. Mais ce n'est pas tout: on peut aussi traiter le langage comme condition de la culture, et à un double titre: diachronique, puisque c'est surtout au moyen du langage que l'individu acquiert la culture de son groupe [...]. En se plaçant à un point de vue plus théorique, le langage apparaît aussi comme condition de la culture, dans la mesure où cette dernière possède une architecture similaire à celle du langage. L'une et l'autre s'édifient au moyen d'oppositions et de corrélations, autrement dit, de relations logiques. Si bien qu'on peut concevoir le langage comme une fondation, destinée à recevoir les structures plus complexes parfois, mais du même type que les siennes, qui correspondent à la culture envisagée sous différents aspects. (Lévi-Strauss 1974, 78-79)

Transposée au champ qui nous intéresse, l'idée est que les mots du langage élaborent un système de représentation, tout autant qu'ils relèvent de celui-ci; ce système de représentation est un donné commun à tous les locuteurs d'une même langue et entraîne une communauté de pensées, de techniques, d'actions sur le milieu. Certes, la différenciation extrême des langues austronésiennes signale une différenciation tout aussi grande des sociétés qui les parlent et questionnent la validité d'une définition des "Austronésiens" en tant que groupe. Néanmoins cette définition est tentante, comme en témoignent les essais faits par certains linguistes pour définir un prototype de société austronésienne en s'inspirant des concepts et notions présents dans leurs reconstitutions d'un "proto-austronésien". Cette définition est aussi commode et, même si elle est en partie inexacte,

nous la retiendrons en guise de postulat: l'un des objets de l'article est en effet de montrer que la différenciation, qui a démantelé au final le "groupe" des Austronésiens, est une caractéristique intrinsèque de ce dernier.

Quelques rappels sur les groupes linguistiques de l'aire Asie-Océanie

Les premières migrations de l'homme moderne dans la région correspondent aux populations australoïdes, venues il y a 60 000 ans³ à l'occasion d'une régression marine du Pléistocène, laissant à sec une bonne partie des terres aujourd'hui émergées. Les maximums glaciaires (– 50 000, – 38 000 et surtout celui de – 18 000 ans), ont facilité la progression de l'homme depuis le sous-continent Sunda jusqu'au sous-continent Sahul⁴, les bras de mer restant à franchir étant étroits. Les traces de ces migrations se retrouvent dans de nombreux sites du Pléistocène supérieur (environ 40 000 ans), situés dans l'aire de la Papouasie-Nouvelle Guinée jusqu'aux îles Salomon, et dans l'ensemble de l'Australie. Isolés ensuite par la transgression marine, ces groupes refluent vers le centre des terres où ils développent des cultures et des langues très différenciées (papoues et aborigènes) et où naît déjà un art rupestre singulier (Australie). Sur le chemin de leurs longues migrations dans l'actuelle Asie du Sud-Est insulaire, une grande partie des vestiges qu'ils ont laissés derrière eux sont aujourd'hui très certainement inaccessibles, ensevelis sous les sédiments marins, ce qui explique qu'ils soient aussi moins connus par les recherches actuelles. Néanmoins ces migrations anciennes depuis l'Asie du Sud-Est, si elles se ralentissent à l'Holocène du fait des transgressions marines, ne s'interrompent probablement pas brutalement, continuant d'alimenter le flux génique et culturel qui enrichit la diversité que nous connaissons aujourd'hui.

Entre 5000 et 6000 BP, la mer atteint à peu près son niveau actuel et les traces que vont dès lors laisser les peuplements ont une importance prépondérante dans les espaces actuels des archipels asiatiques. Cette époque correspond aussi à un moment particulier des développements culturels chinois. À la date de 8000 BP⁵ au plus tard, les "révolutions néolithiques" de l'Est (bassin du Yang-tse) et du Centre (bassin du fleuve Jaune) de la Chine,

3. Les populations "proto-australoides" dans lesquelles se retrouvent les ancêtres des Australiens et des Mélanésiens remontent à environ 60000 BP, comme le montre le squelette Lac Mungo 3 (Thorne *et al.* 1999).

4. Le sous-continent Sunda, à l'Ouest (socle asiatique), se distingue dans la paléogéographie régionale de celui de Sahul à l'Est (Australie et Papouasie).

5. Nous nous référons la plupart du temps à une chronologie établie par rapport au présent (BP: before present).

basées essentiellement sur la culture des millets, sont à mettre en relation avec un vaste mouvement migratoire qui intéresse plusieurs familles linguistiques (Bellwood 1995, 97). Langues austronésiennes, tai-kadai, austroasiatiques et sino-tibétaines trouvent leur origine géographique dans une vaste zone approximativement localisée au Centre et au Sud-Est de la Chine et il est probable, si l'on en croit les linguistes, que ces groupes devaient, sinon avoir entre eux quelque degré de relations génétiques, du moins être connectés par des emprunts et des échanges (Bellwood 1995, 108-109). Deux groupes linguistiques nous intéressent plus particulièrement: les Austronésiens proviendraient plutôt des plaines alluviales (gens du littoral), les Austroasiatiques des collines des piémonts et des contreforts de l'Himalaya, plus à l'Ouest (gens des collines et des montagnes). Leurs itinéraires de migrations sont divergents. Pour la zone qui nous intéresse, les Austroasiatiques se dirigent vers la péninsule Indochinoise à laquelle ils se cantonnent plus ou moins, les Austronésiens prennent une route maritime et s'engagent dans un processus de dispersion insulaire. S'opposent dès lors les gens du continent et ceux des îles, qui dessinent des histoires parallèles et génèrent des cultures très différentes.

Avec les Austronésiens, on assiste à l'apparition des premiers grands navigateurs de l'histoire de l'humanité et leurs migrations vont couvrir de longues distances maritimes et insulaires en un laps de temps relativement court. Partis de Chine, les migrants vont coloniser, il y a près de 5000 ans, l'île de Formose, il y a 4000 ans l'archipel des Philippines, puis entre 3500 et 4000 BP Sulawesi et Timor. Autour de 3500 BP cette vague de locuteurs austronésiens atteint le Nord-Ouest de la Mélanésie (Papouasie et Bismarck), vers 3000 BP la Nouvelle-Calédonie et vers 2850 BP la Polynésie occidentale (Wallis, Futuna, Samoa). La Polynésie orientale est ralliée vers 1500 BP (500 après J.-C.); après le 1^{er} millénaire après J.-C., une phase de retour des migrations polynésiennes est entamée, aboutissant à une colonisation d'archipels encore vierges (Hawaï, Nouvelle-Zélande, Micronésie orientale, île de Pâques) et aussi à une insertion dans les sociétés établies lors des migrations précédentes (Sud du Vanuatu, Nouvelle-Calédonie).

Aujourd'hui, les langues austronésiennes correspondent à une famille linguistique d'importance considérable: de Madagascar à l'île de Pâques, elles regroupent 270 millions de locuteurs répartis sur les deux tiers de la circonférence du globe. Cette répartition s'organise en plus de mille langues différenciées peu à peu entre elles au fil du périple particulièrement vaste et complexe des migrants. De ce fait, il est bien difficile de discerner, que ce soit aujourd'hui ou dans l'histoire, les traces génétiques indéniables d'une quelconque "identité austronésienne" dans un groupe de population si diversifié.

Esquisse des migrations anciennes et diversité des milieux écologiques rencontrés

Premières migrations: de l'Asie des grands fleuves aux archipels des grandes terres

Les migrations révélées à la fois par la distribution actuelle des langues austronésiennes et par la genèse phylétique représentent, d'une certaine façon, l'itinéraire simplifié des groupes assimilateurs. Mais s'agissant de navigateurs lancés dans des pérégrinations maritimes, les trajets précis des Austronésiens ne sont évidemment pas connus. Ils procèdent vraisemblablement par de nombreux flux multidirectionnels dont seules les grandes directions sont avérées: la dissémination aboutit à l'installation de locuteurs austronésiens dans l'ensemble des îles et archipels de l'Asie du Sud-Est et vient buter dans un premier temps sur les grands ensembles de l'Australie et de la Papouasie.

*fig. 1 et 2
p. suivantes*

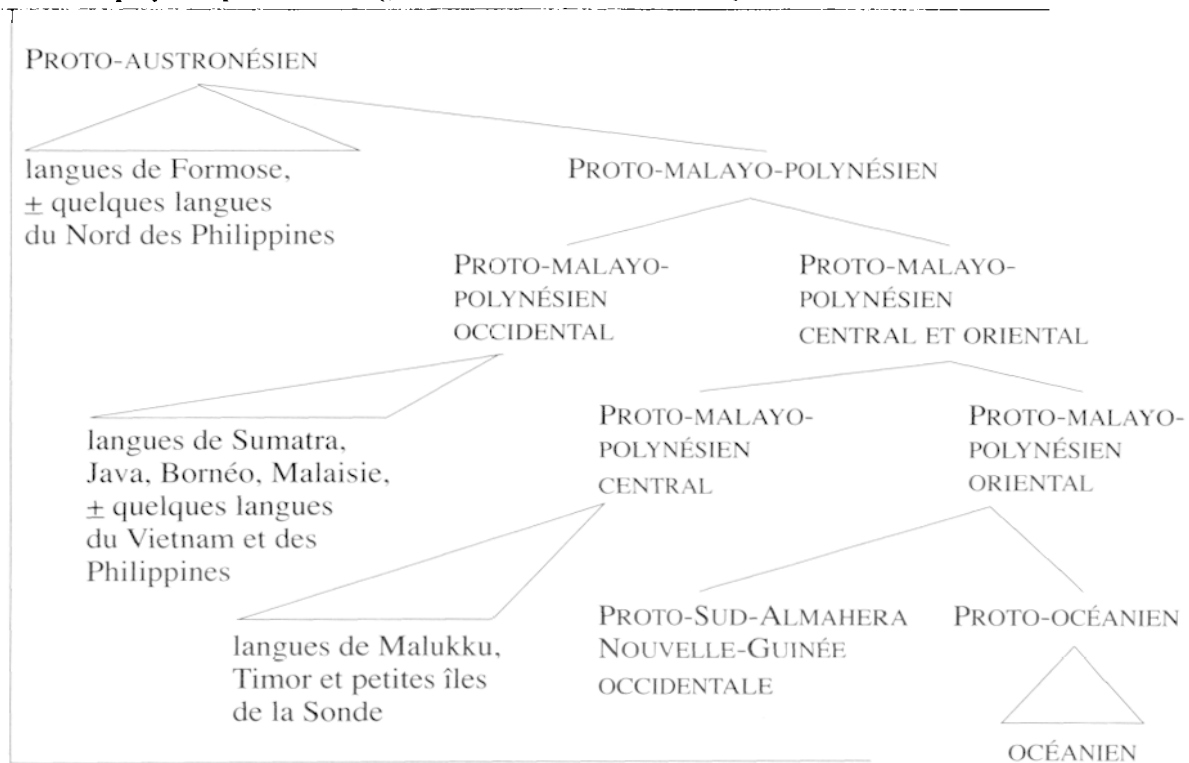
Dans ces premiers archipels asiatiques, les terres rencontrées par nos migrants sont pour l'essentiel des îles aux caractères continentaux accentués et les implantations initiales des Austronésiens paraissent se cantonner à leurs rivages. Certes, il est difficile d'en déduire que l'intérieur des terres ainsi délaissé était interdit par les autres populations plus tôt venues et nous verrons plus loin que les priorités économiques des Austronésiens, tournées vers les littoraux, pouvaient suffire à expliquer leurs implantations plutôt côtières. Néanmoins il est certain que sur le chemin de leur migration, les locuteurs austronésiens ont rencontré des groupes humains plus anciennement installés, relevant du flux de peuplement antérieur du Pléistocène supérieur ou du début de l'Holocène (chasseurs-cueilleurs) et qu'ils les ont peu à peu entièrement absorbés (Bellwood 1997, 72). Cette assimilation a été d'autant plus aisée que les Austronésiens disposaient, avec l'agriculture ou l'horticulture élaborées dès la Chine – et en général avec leurs techniques – d'avantages décisifs par rapport aux populations de chasseurs-cueilleurs, dont l'emprise sur l'espace était de surcroît particulièrement faible et le degré de cohésion sociale considérablement moindre que celui de navigateurs lancés dans la conquête de nouvelles terres.

Il est bien difficile aujourd'hui de retrouver, dans la linguistique, des traces des premières migrations du Pléistocène, les langues austronésiennes semblant avoir oblitéré celles des groupes antérieurs. Toutefois il est délicat d'édicter des règles pour ce qui est de la relation entre langue et génétique et surtout, répétons-le, d'inférer les indices d'un champ à l'autre. D'une façon générale, on peut avancer que le groupe des locuteurs actuels de langues austronésiennes procède de multiples combinaisons, associations et assimilations entre les vagues de peuplement vecteurs des langues austronésiennes et les populations précédemment établies.

*Dernières migrations: l'extension du voyage
dans un univers insulaire éclaté*

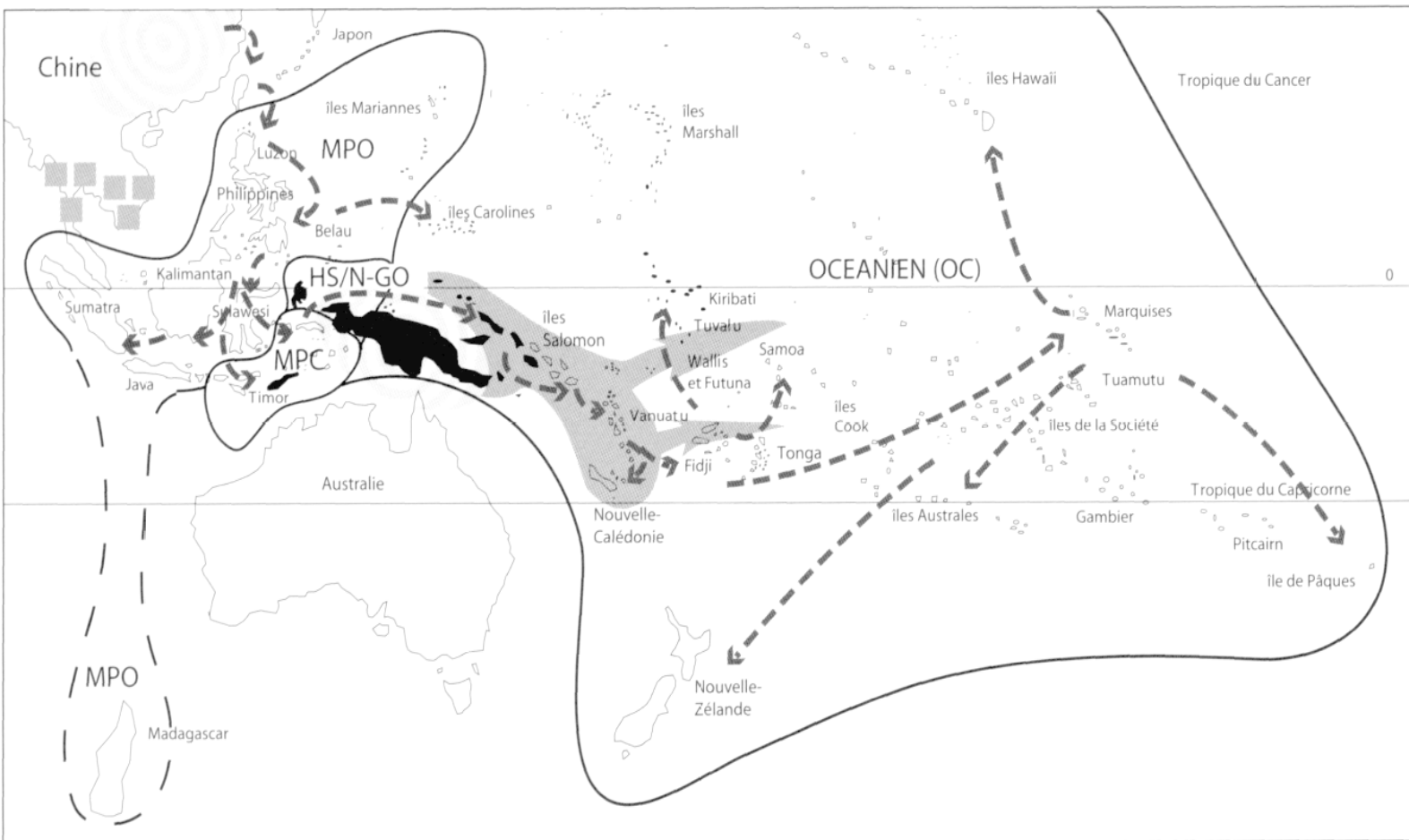
Dès 3500 BP, les migrants de langues austronésiennes atteignent la Papouasie et les îles environnantes. Là, le contexte est différent car les populations installées depuis le Pléistocène ont connu des évolutions internes importantes: une protohorticulture est attestée dès 9000 BP et une horticulture élaborée, basée au moins sur la culture du taro (*Colocasia*) et l'arboriculture (cocotier, arbre à pain, canarium, etc.), l'est à partir de 6000 BP, moment qui coïncide aussi avec les débuts de la domestication du cochon. Arrivant dans ce foyer horticultural, les nouveaux venus ne disposent pas des mêmes avantages que face aux chasseurs-cueilleurs des grandes îles asiatiques et semblent confrontés à une certaine "résistance culturelle" (Bellwood 1995, 101). Néanmoins ce contact avec la Papouasie débouche pour les migrants austronésiens sur la définition de nouvelles orientations dans leurs techniques, leurs activités de subsistance et leur organisation socioculturelle, sous l'influence des cultures rencontrées. Les migrations ultérieures, vers la Mélanésie et au-delà, sont marquées par cette rencontre, qui convertit définitivement les migrants à des activités de subsistance caractérisées par – outre la collecte de ressources marines – l'horticulture et l'élevage du cochon. De ce contact naquit le monde des enclos et des jardins dont l'Océanie offre de multiples illustrations.

1 – *Arbre phylétique des langues austronésiennes* (d'après Ozanne-Rivierre 1998)



Des Austronésiens en Asie-Pacifique

2 – Répartition des langues austronésiennes et itinéraire simplifié des migrations



Berceaux culturels "néolithiques" :

- Chine : millet et riz
- Papouasie : tubercules

Itinéraire simplifié de l'expansion austronésienne

Extension du phénomène Lapita

LANGUES :

- Langues Papoues** (represented by a solid black box)
- MPO** Malayo-Polynésien occidental (represented by a box with a grid pattern)
- MPC** Malayo-Polynésien central (represented by a box with a diagonal line pattern)
- HS/N-GO** Halmahera sud, Nouvelle-Guinée occidentale (represented by a box with a horizontal line pattern)
- OC** Océanien (Mélanésie, Micronésie, Polynésie) (represented by a box with a vertical line pattern)

C'est plus précisément un archipel satellite de la Papouasie, les Bismarck, qui s'offre aux Austronésiens comme un véritable creuset, où s'opère la gestation de nouvelles techniques, activités de production et formes sociales. Ces innovations vont déboucher sur la colonisation de l'Océanie, impulsée au départ par un groupe connu sous la dénomination de "Lapita". Les théories concernant l'origine du Lapita, tantôt né d'un développement endogène (Allen 1984), tantôt relevant d'une intrusion depuis l'Asie du Sud-Est insulaire proche (Bellwood 1978), ont fait couler beaucoup d'encre. Il semble que la réalité soit à rechercher dans une combinaison des deux phénomènes, le mûrissement du Lapita répondant aux facteurs définis par Green (1991, 298) comme ceux des trois "i": intrusion d'un groupe étranger dans la région, intégration des populations antérieures dans un nouveau modèle culturel, qui lui-même fut soumis à des processus d'innovation.

Partant des Bismarck, les migrants se lancent dans une vaste expansion qui les conduit rapidement aux frontières du Pacifique. Pour Bellwood (1995, 100), si l'expansion lapita fut si rapide depuis la Papouasie, c'est que les régions voisines étaient déjà occupées, amenant les groupes austronésiens à partir à la recherche de nouvelles terres au-delà de l'actuelle Mélanésie. Certains auteurs évoquent aussi l'importance de l'activité volcanique, intense dans la période du contact avec la Papouasie, pour expliquer l'innovation et l'importance des départs. Ce n'est peut-être pas un hasard si le volcanisme est, dès lors, associé à deux éléments déterminants en matière de ressources terrestres sur le trajet ultérieur des migrants: les sols, généralement fertiles en contexte volcanique; et la matière première, la circulation de l'obsidienne de Talasea (en Nouvelle-Bretagne, archipel Bismarck) dessinant en effet le plus ancien réseau d'échange du Néolithique.

Le reste du trajet correspond à l'arrivée des groupes humains dans un univers atomisé et de plus en plus difficile au plan des ressources nécessaires à l'implantation et à la survie humaines. Une fois les limites des "grandes terres" atteintes au terme de l'arc mélanésien (Vanuatu, Nouvelle-Calédonie, Fidji), commence vers l'Est un monde géologiquement jeune où alternent petites îles hautes et atolls, séparés les uns des autres par des distances de plus en plus considérables. Dans ce monde extrême de l'Océanie lointaine, les milieux écologiques sont appauvris par la distance qui les sépare des berceaux floristiques et faunistiques de l'Asie, de la Papouasie et de l'Australie – et les ressources insulaires sont maigres: l'océan est désormais déterminant dans les stratégies et les représentations des migrants.

Les techniques, marqueurs des adaptations austronésiennes

Céramique et outillage lithique

Au départ de la Chine (6000 BP), les migrants connaissent une poterie décorée, de la pierre polie, des techniques adaptées à la pratique de l'agriculture et à la domestication. Les outils en bois et en os, très spécialisés, sont ceux d'artisans sédentaires et spécialisés du Néolithique: couteaux à moisson, piques, poignards en andouillers de cerfs, fragments de sifflets et de fuseaux, décrivent tout ensemble les activités de sparterie, de tissage, de cordage, de voileure qui étaient celles des premiers migrants. On trouve également sur les sites chinois des objets de parure fins, comme des boucles d'oreille en jade. L'habitat laisse entrevoir les structures de la hiérarchie sociale et spatiale (Chen 1999). Tous ces éléments relevant d'un Néolithique chinois "classique" vont être considérablement modifiés au fil du trajet des Austronésiens.

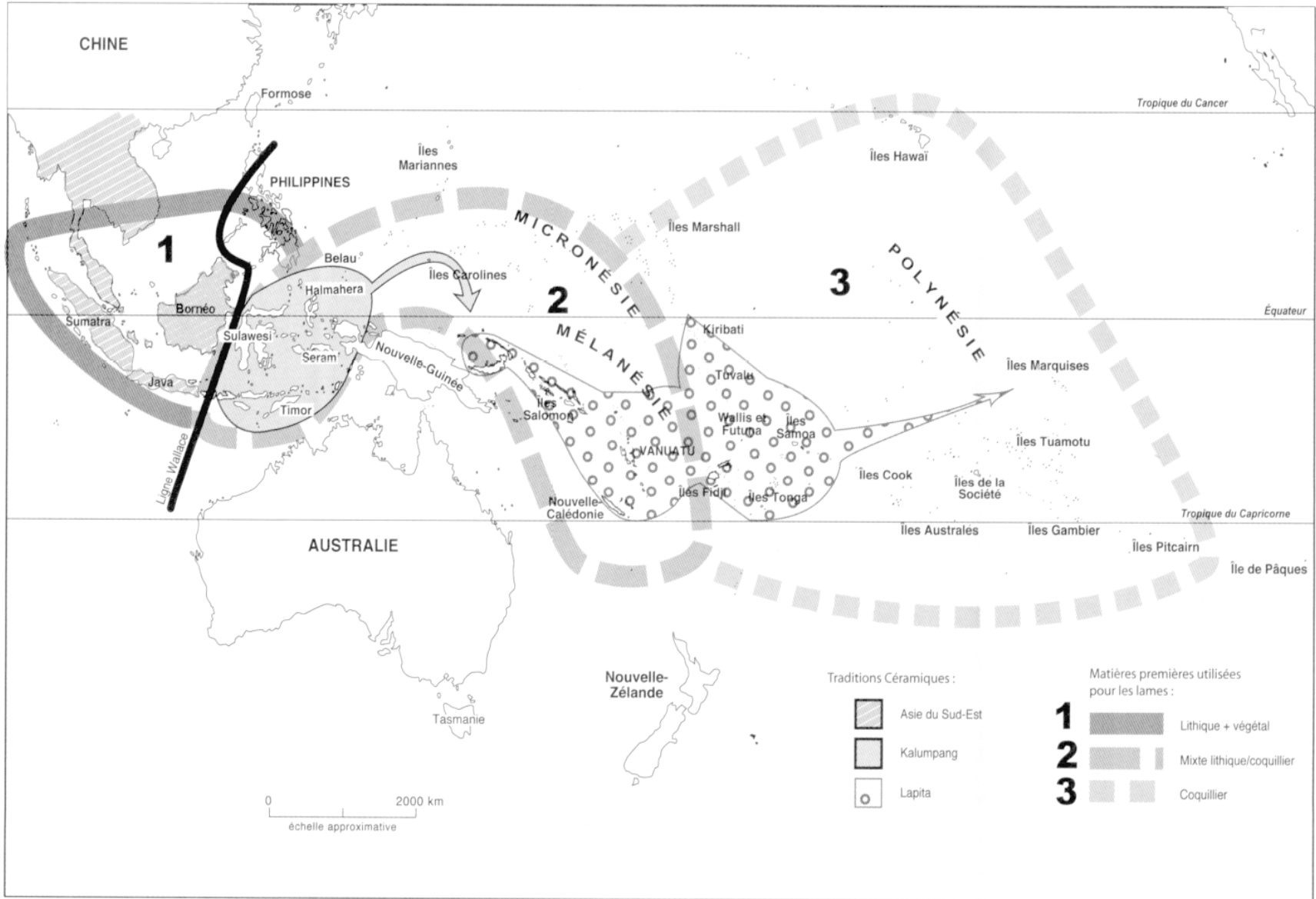
La figure 3 (page suivante) rend compte, dans le domaine de la culture matérielle telle qu'elle est reconstituée par les travaux archéologiques, des grandes frontières techniques qui divisent l'aire de l'Asie-Pacifique. Si l'on conserve en mémoire les grandes directions du trajet des migrants, on constate que plusieurs étapes marquent leur progression vers l'Est, définissant plusieurs zones techniques.

La poterie est l'élément le plus connu de ces anciennes cultures. Tout particulièrement, la céramique de style Lapita, aux décors finement imprimés et au dégraissant corallien, est depuis plusieurs décennies consacrée comme le "fossile directeur" de la préhistoire océanienne; mais elle n'est pas le seul type présent dans la région.

Dans les grandes îles de l'Asie du Sud-Est, la céramique est comparable à celle qu'on rencontre dans les cultures néolithiques "classiques" de l'Asie du Sud-Est continentale et en particulier dans les sites thaïlandais (Higham 2002). Il s'agit d'une céramique très fine aux décorations cordées et incisées dont la distribution se cantonne à l'Ouest de la ligne de Wallace⁶ (Bornéo, Sumatra, Java).

6. La ligne de Wallace est une frontière écologique que l'on peut grosso modo faire correspondre aux anciennes limites pléistocènes, déjà évoquées, entre Sunda à l'Ouest et Sahul à l'Est, la zone intermédiaire dite Wallacea correspondant aux anciens détroits entre les deux sous-continent. Elle est notamment marquée par une coupure faunistique, les marsupiaux n'étant distribués qu'à l'Est de la ligne.

**3 – Les grandes aires techniques de l'Asie-Océanie, basées sur deux marqueurs
(céramique et matière première des lames d'herminettes)**

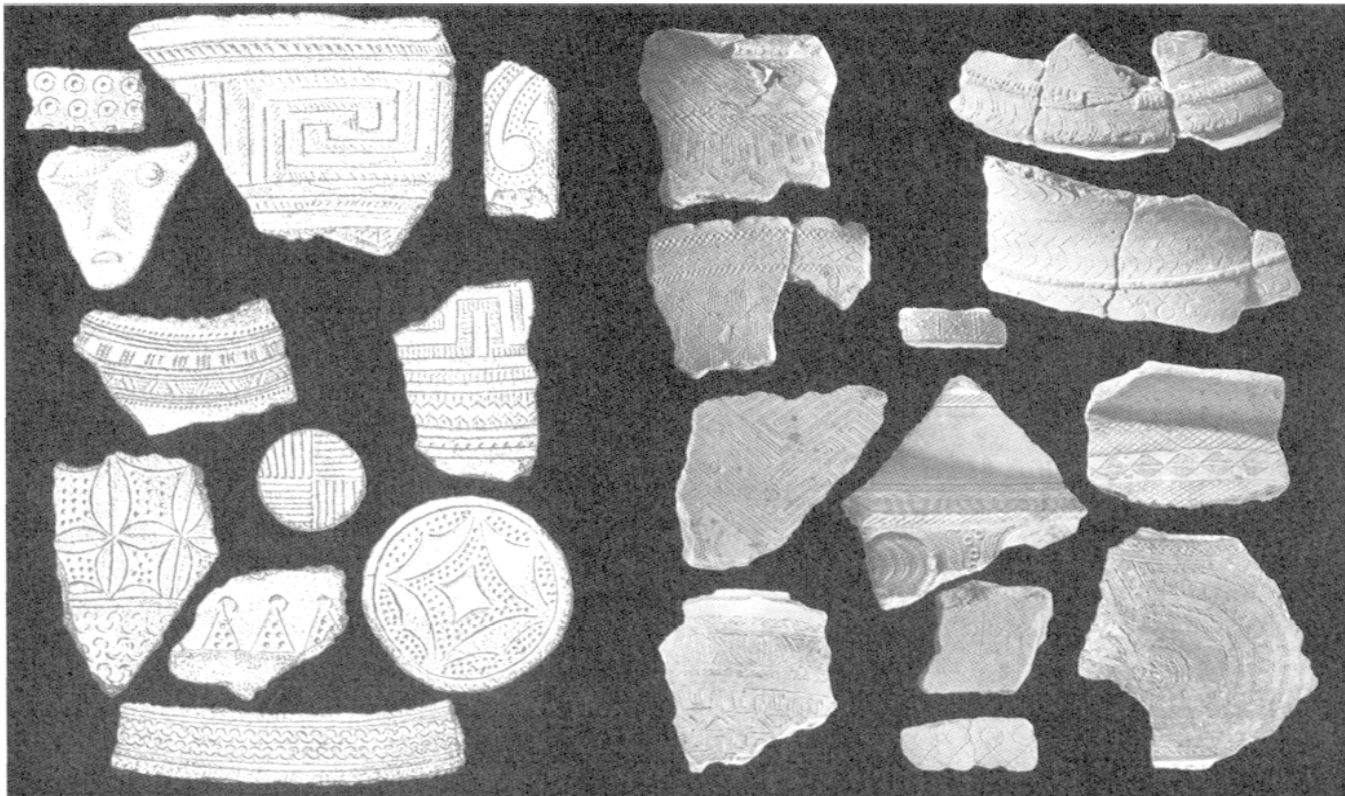


Plus à l'Est, une zone allant de Sulawesi à la Mélanésie du Sud voit apparaître, dans sa partie occidentale, une céramique très proche de celle, dénommée Lapita, qu'on va trouver dans le sous-ensemble mélanésien et dont les styles et décors sont très éloignés de la précédente. Ce type de céramique intermédiaire, plus épaisse que la précédente, a été découvert associé à des lames de pierre dans un Néolithique dit tardif (2000 BP) à Sulawesi Ouest, dans le site de Kalumpang (Van Heekeren 1972, fig. 4). Une telle céramique se retrouve avec des variantes et des caractères plus ou moins tranchés à Timor, Halmahéra ou Céram, laissant entrevoir une inspiration stylistique commune tout autour de la dorsale papoue.

C'est au Nord de la Papouasie, dans l'archipel des Bismarck, qu'un affinement de ce style aboutit à la définition du Lapita au sens strict; à partir de ce lieu et au fur et à mesure de l'avancée des migrants, on observe une remarquable homogénéité du style Lapita dans sa dissémination, ce jusqu'aux Marquises. Cette homogénéité a un sens: elle témoigne de la permanence de contacts tout au long de la chaîne d'établissements de ces populations, dessinant un réseau à l'envergure considérable, fonctionnant probablement par relations de proche en proche. Les établissements du

*fig. 4
ci-dessous*

4 – Céramiques de Kalumpang (Sulawesi) à gauche et céramiques de style Lapita (Ambitle, Tongatapu, Watom) à droite (d'après Belwood 1978)



groupe des Lapita/Austronésiens, du moins dans les sites qui ont été retrouvés jusqu'ici, montrent de remarquables constantes dans leur implantation: ils sont toujours situés sur la côte, en face des passes du récif corallien donnant accès à la pleine mer, mais aussi à proximité des cours d'eau qui ont entraîné la formation des passes.

Plus à l'Est de cette aire, la céramique s'estompe et finit par disparaître. Le Lapita s'essouffle au niveau des Samoa et seuls quelques indices très épars aux Marquises témoignent de sa présence. À noter que la matière première argileuse requise pour la confection de poterie est également peu présente dans ces milieux d'atolls, ce qui pourrait expliquer cette raréfaction.

Enfin, le Lapita ne représente pas le seul type de poterie présent dans l'Océanie occidentale. D'une part il coexiste souvent avec un autre type de poterie sans décor, plus simple et peut-être à vocation plus utilitaire, par opposition à une fonction d'échange rituel qu'aurait pu avoir le Lapita. D'autre part, vers 2000 BP, le Lapita disparaît complètement pour être remplacé par d'autres types d'inspiration plus locale; nous renvoyons à la littérature spécialisée (Galipaud 1992, Spriggs 1997 et Kirch 2000 notamment) pour le détail de ces évolutions, qui traduisent peut-être une rupture dans les réseaux de relations, jusque-là maintenues, entre les groupes de migrants du Lapita.

Dans un autre registre, la matière première utilisée pour la confection d'outils, d'armes et de parures apparaît très significative des relations entre les navigateurs austronésiens et les environnements qu'ils rencontrent au fil de leurs pérégrinations. Si l'on prend en compte la lame (herminette ou hache) comme fossile directeur de l'identité technique des migrants, là aussi trois grandes zones se dessinent.

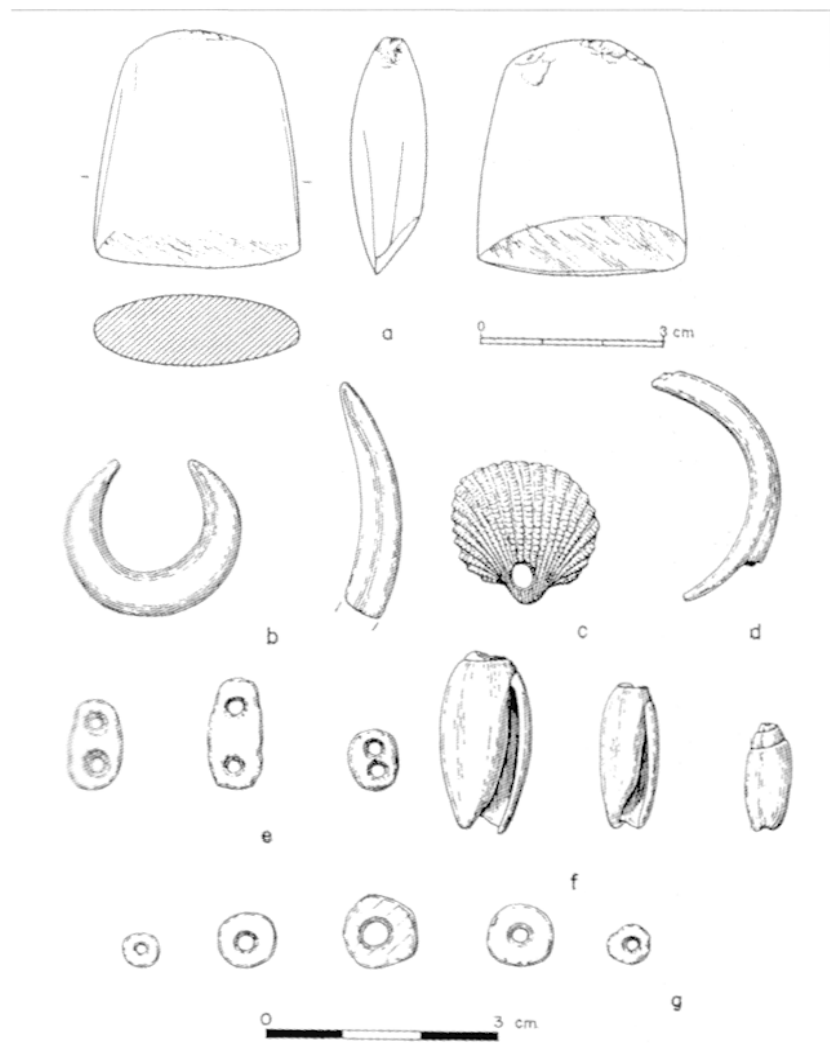
fig.3 p. 20

Du Sud-Est asiatique continental et insulaire jusqu'à la ligne de Wallace, les marqueurs techniques désignent une civilisation associant systématiquement le lithique au végétal (zone 1). Les vestiges de l'industrie lithique sont très présents et évoquent les objets "fantômes" que sont les outillages sur bambou ou autres matières ligneuses, en règle générale non conservés (Forestier 2003). Alors que les migrants austronésiens utilisaient la pierre polie à leur départ de Taïwan, l'apparition du polissage en Indonésie semble tardive si l'on se réfère au site de Kalumpang à Sulawesi, daté de 2000 BP. Mais les faits techniques sont en réalité complexes. Dans ce même site où, comme on l'a vu, une céramique proche du Lapita a été rencontrée, on trouve déjà des herminettes à talon aménagé, technique qu'on retrouvera quelques siècles plus tard en Polynésie orientale. Entre-temps, en Mélanésie jusqu'à Samoa, ce sont des herminettes présentant des lames simples qui sont confectionnées. Les choses se compliquent encore si l'on considère qu'on retrouve auparavant aux Philippines, dans la grotte de Duyong datée autour de 4000 ou 5000 BP, des herminettes simples, mais en coquillage, comme celles d'Océanie, qui coexistent avec des artefacts en pierre polie (Bellwood 1997, 223)!

Pour simplifier, c'est l'importance croissante du matériel coquillier qui caractérise les évolutions techniques qui suivent et conduit à une première définition de l'identité océanienne. À l'Est de la ligne de Wallace, une deuxième aire technique (zone 2) distribuée en arc de cercle au Nord de la Papouasie et jusqu'en Mélanésie insulaire se présente comme une zone de transition où la matière première lithique commence à être sérieusement concurrencée par de nouvelles matières premières d'origine coquillière, correspondant aux ressources offertes par un monde d'îles plus petites. Dans les sites de Timor, d'Halmahera et de Céram, datés entre 5500 et 2000 BP, les objets rencontrés témoignent d'une grande finesse du travail sur coquillage et d'une économie largement tournée vers les ressources marines: hameçons, outils coquilliers divers et aussi pointes pédonculées en pierre. Le coquillage est présent jusque dans les parures (Glover 1977). Dans les grottes de Golo et de Buwawansi, sur l'île Gebe, au Nord des Moluques, dans des sites datés de 3500 BP, ont été découvertes des herminettes très frustes en coquillage (Tridacne et Hippopus), d'aspect

fig. 5
ci-dessous

5 – *Outillage coquillier
découvert à Timor Est*
(d'après Glover 1977)



comparable à ce qu'on retrouve en Mélanésie occidentale (Vanuatu, etc.) (Bellwood 1997). Cette évolution est significative d'un changement de milieu, les migrants quittant les environnements forestiers des grandes îles asiatiques pour passer à un monde océanien de plus en plus maritime. Elle est aussi symptomatique d'un changement de société, d'économie et de techniques. La pierre est tantôt polie, tantôt taillée; des lames sont taillées dans les coquillages. Ces évolutions intéressent aussi une partie de la Micronésie du Sud, où le substrat des îles est largement corallien et où les ressources en matières premières siliceuses ou d'origine volcanique sont soit absentes, soit importées depuis les îles hautes (Forestier 2004).

Cette zone intermédiaire, pour l'outillage comme pour la céramique, constitue une fois de plus un "creuset" où les emprunts aux populations antérieurement implantées peuvent avoir été non négligeables: en Papouasie, la circulation d'objets en coquillage serait ancienne de 9 000 ans (Allen 1982, 196) et relèverait d'une tradition de réseaux et d'échanges dans laquelle les nouveaux venus se sont vraisemblablement investis. En retour, les populations de langues papoues ont acquis, au contact des Austronésiens, les savoir-faire jusque-là inconnus, nécessaires à la fabrication de poteries.

Plus à l'Est, en Polynésie occidentale (Tonga, Samoa, etc.), les ressources marines, dominantes, sont à l'origine d'un véritable opportunisme ou déterminisme dans le domaine des techniques et la matière première se fait résolument coquillière. Dans cette troisième zone, qui s'étend jusqu'à la Polynésie orientale, le fossile directeur de l'outillage est représenté par l'herminette, parfois en pierre (difficile à travailler) et le plus souvent en coquillage. Pour autant, ce marqueur culturel fort que représente l'herminette ne permet pas de parler de Néolithique: en effet, les autres traits caractéristiques du Néolithique ont été semble-t-il été "oubliés" au fil de la migration depuis Formose ou la Chine.

Dans cette évolution technique de l'outillage, le lithique est en réalité un marqueur culturel de second ordre. En effet, plus les migrants s'avancent vers l'Est, plus la matière première propre à la taille et au polissage est mauvaise. Dans l'arc mélanésien, la matière première siliceuse de bonne qualité est rare, souvent limitée à des gabbros, du jaspe, des phtanites ou du quartz; au-delà de cette zone, le monde volcanique des îles hautes ne procure souvent que de l'andésite ou du basalte, difficiles à travailler. Aussi les navigateurs austronésiens ont-ils utilisé la matière première présente dans les îles qu'ils colonisaient et la "démission" du lithique vers l'Est a motivé un recours de plus en plus exclusif aux ressources en matière première offertes par la mer. La circulation sur de longues distances de l'obsidienne le long de l'arc mélanésien pourrait ainsi être tout autant l'expression de sociétés systématisant l'échange, que le signe de la carence de ressources lithiques utiles.

Parallèlement à cette “ouverture à la mer” perceptible dans le domaine des techniques, un autre type d’évolution peut être suivi à partir des activités et des choix de productions, qui rendent compte d’un autre type de médiation avec l’environnement.

Plantes, paysage végétal, productions: choix culturels et culturels

Le Néolithique chinois des origines austronésiennes peut être caractérisé à partir de la linguistique et Bellwood rappelle que le protolangage commun aux Austronésiens et aux Tai-Kadai comporte des termes servant à désigner le champ inondé (pour du riz ou du taro), le riz lui-même, ainsi que la canne à sucre, le bétail, le buffle, la hache, la pirogue (1995, 98). Les vestiges archéologiques dans le berceau chinois confirment une partie de ces données et attestent, avec la linguistique, de l’importance du millet et de l’existence du riz (Saggart 1995; Bellwood 1995, 97).

S’il est aujourd’hui commun d’associer les cultures asiatiques à la riziculture, au moment du contact avec le monde indien (premiers siècles de notre ère), l’île de Java est surtout connue pour ses productions de millet et d’or. Elle devrait d’ailleurs son nom à celui, malais c’est-à-dire austronésien, de la plante: *jawa* (Blust 1984, 232; Saggart 1995). Ces observations amènent deux constats: d’abord, les paysages culturels actuels et subactuels ne reflètent que très infidèlement ceux que les migrants ont mis en place au moment de leur arrivée et les bouleversements dans ce domaine paraissent avoir été particulièrement importants. Ensuite, ce n’est qu’en parvenant à Java et dans le Sud-Est de l’Indonésie que les cultivateurs austronésiens des origines retrouvent un climat aux saisons plus contrastées, autorisant en l’occurrence un retour à la culture du millet. Dans la zone intermédiaire qu’ils rencontrent dès leur départ de Formose, en revanche, les conditions environnementales sont très différentes, contraignant les systèmes agricoles à une mutation radicale.

Dans les archipels asiatiques, la culture du riz est ainsi “oubliée” après le départ de Taïwan, celle du millet laissée de côté: en atteignant les grandes îles des Philippines puis de l’actuelle Indonésie⁷, les productions alimentaires des migrants auraient plutôt reposé sur la culture de tubercules, associés à d’autres plantes (sagou, arbre à pain, pandanus,

7. Et même si l’on trouve des traces de riz carbonisé à Sulawesi-Ouest dans la grotte de Ulu Leang I (plaine de Maros), dont l’âge est estimé à environ 6000 BP (Glover 1977, planches 5 et 6), cette datation semble trop précoce pour pouvoir être rattachée à la venue des groupes austronésiens.

bananiers, etc.). Ces choix culturels reflètent une adaptation graduelle, au fil de la migration, à un climat qui n'est non plus subtropical et à saison marquée, mais tropical ou équatorial (Bellwood 1995, 104).

Ainsi, avant même le contact avec les populations papoues pratiquant depuis plusieurs millénaires déjà l'horticulture, les archipels équatoriaux du Sud-Est asiatique voient le développement d'une horticulture à base de tubercules: l'igname, domestiquée dans la péninsule Indochinoise, est adoptée par les populations austronésiennes⁸; le taro, indigène à la zone, a pu être domestiqué dans les archipels, indépendamment de sa culture pratiquée depuis plusieurs millénaires déjà en Papouasie. Les archipels du Sud-Est asiatique représentent une fois de plus un creuset pour l'élaboration des systèmes culturels qui ont autorisé la conquête de l'Océanie. Les deux plantes vont servir de base à la colonisation des archipels orientaux du Pacifique, se partageant les terroirs selon leurs exigences, le taro étant plutôt une plante de l'humide, l'igname une plante du sec. Dès lors, ils s'organisent dans les systèmes culturels océaniques en une multiplicité de combinaisons dérivant du "complexe igname-taro" (Yen 1990, 266) et exprimant la prééminence ou l'antériorité d'une plante ou de l'autre – voire l'absence totale de l'une. Cette dichotomie revêt une charge culturelle telle que les groupes humains ont pu être classés localement en "paysans du taro et paysans de l'igname" (Bonnemaison 1991, 312).

Deux grands traits notamment caractérisent les systèmes de production austronésiens. Le premier concerne l'importance des échanges, déjà soulignée à propos des techniques, laquelle a certainement joué un rôle important dans la circulation des plantes cultivées et des techniques. Toutefois, comme le montre l'exemple de la Mélanésie, l'échange n'a pas pour seule vocation le maintien des conditions de la subsistance, les circulations de vivres ayant aussi des fins cérémonielles. Social et agronomique ici se répondent: les stocks de cultivars s'enrichissent par les échanges qui réaffirment parallèlement l'ordre social et les alliances. Une seconde caractéristique des systèmes d'exploitation, liée à la précédente, concerne les techniques de sélection, telles qu'en rendent compte les pratiques horticulturelles contemporaines. Haudricourt (1987), le premier, relève que l'agriculture des Kanaks de Nouvelle-Calédonie est une agriculture de clones, s'enrichissant en permanence de nouveaux cultivars de taro, d'igname et de canne à sucre, échappés des cultures, collectés

8. Pour Bellwood (1995, 105), les cultivateurs austroasiatiques lancés eux aussi dans un processus migratoire auraient pu coloniser rapidement des régions situées au Sud de la Thaïlande durant le cinquième millénaire BP et s'implanter dans certaines régions de Sumatra et de Bornéo avant l'arrivée des Austronésiens, comme pourraient en témoigner quelques indices linguistiques (langues dites *asli*).

en brousse ou échangés. Pour l'auteur, cette pratique a généré chez les Kanaks un véritable comportement de "collectionneurs" de boutures de toutes sortes, encore observable actuellement (Caillon, communication personnelle). Extrapolée à la région, cette attitude de collectionneurs impliqués dans de vastes réseaux d'échanges pourrait en grande partie expliquer la diversité culturelle et la souplesse des adaptations horticoles en Océanie insulaire.

D'une façon générale en effet, l'évolution des paysages végétaux au fil du parcours des Austronésiens n'est pas uniforme ou systématique et montre l'utilisation optimale du milieu naturel au regard des objectifs des migrants. Ceux-ci semblent désigner, avec le complexe igname-taro, une structuration des techniques vers la conquête de nouveaux territoires, car on note le choix de techniques de production hâtives, adaptées à des arrivées subites dans des milieux souvent dépourvus de ressources (comme en Polynésie) et où il est nécessaire d'obtenir rapidement des provendes. Les sociétés polynésiennes anciennes présentent un système mixte associant l'horticulture sèche (tubercules, bananiers) et l'arboriculture (cocotier, arbre à pain, etc.) à l'exploitation des ressources marines, dessinant un système comparable à celui dont les Lapita ont été les vecteurs. Ce système basé sur les tubercules permet un stockage des denrées dans le sol en dehors de toute "saison agricole" trop stricte. Les surplus peuvent être mobilisés à tout moment pour des occasions cérémonielles ou des échanges somptuaires.

Vers l'Ouest en revanche, en Asie du Sud-Est insulaire, des réseaux marchands précoces, imposent peu à peu une centralité du pouvoir. Ils vont de pair avec la diffusion et la généralisation du riz au détriment des cultures antérieurement pratiquées. L'une des hypothèses sur le "retour" du riz dans cette zone est d'ailleurs sa redomestication à partir de la forme sauvage présente en tant qu'adventice dans les lieux de culture du taro, qui sont également des zones humides. L'adaptation du riz à des terrains de culture sèche (essarts), qui sera à la base historique de la colonisation de terres neuves en Asie du Sud-Est, représente une évolution plus tardive encore (Barrau 1974). Le riz impose ses structurations spécifiques: l'organisation éventuelle de travaux de "terrassement" et d'irrigation, un calendrier agricole rigoureux, la nécessité d'un stockage de la récolte, son contrôle et éventuellement la défense des réserves constituées, le tout s'accompagne d'une hiérarchisation sociale et d'un contrôle plus strict de l'espace. Des noyaux de populations stables engagées dans la culture du riz inondé ou irrigué et de petits groupes pratiquant l'agriculture itinérante sur brûlis sont associés dans de multiples combinaisons. En marge de ces sociétés de riziculteurs, subsistent des groupes de chasseurs-cueilleurs fournissant aux économies, désormais paysannes, les produits forestiers indispensables aux activités domestiques comme au commerce à longue distance.

L'explication de ces phénomènes de disparition/apparition/réapparition de certaines plantes, comme le riz et le millet, présents dans les origines chinoises et continentales de la migration, est souvent éludée par les auteurs. Le sagou participe de ce type de processus avec sa substitution au riz dans certains contextes (îles de Céram, Siberut ou encore de Kalimantan). En fait, dans l'itinéraire des Austronésiens, tout se passe comme s'il y avait, d'un côté, un stock de cultigènes présent dans les environnements rencontrés par les migrants et, d'un autre côté, un bagage de cultigènes véhiculé au fil du parcours et faisant vraisemblablement l'objet d'échanges au sein du groupe. En effet, certains cultigènes sont présents à l'état semi-spontané dans l'environnement, comme le montrent, par exemple dans les hautes terres de Sumatra, la présence de taro en plante d'appoint des jardins de maison et celle de l'igname sauvage en milieu de forêt (aliment de disette). Ces stocks "trouvé" et "apporté" sont utilisés dans diverses combinaisons possibles, au gré des environnements rencontrés et aussi au gré des évolutions historiques, politiques et sociales.

Une dernière illustration de ces choix culturels et culturels est fournie par deux "poivriers" à forte charge symbolique, le bétel (*Piper betel*) et le kava (*Piper methysticum*). Reproduits eux aussi à partir de boutures, ils tracent une frontière supplémentaire entre Asie et Océanie. Masticatoire stimulant composé soit de la feuille de bétel, soit le plus souvent d'un composé de la feuille, de la noix d'arec (*Areca catechu*) et de chaux, la chique de bétel est connue depuis les temps préhistoriques: la grotte de Duyong à Palawan en a livré des traces à 5000 BP (Bellwood 1997) et la linguistique atteste de son existence dans les premières sociétés austronésiennes (Blust 1984). Les habitants de l'île de Siberut (Mentawai) en revanche ne connaissent que la feuille du *Piper* et non la noix d'arec. Même si l'effet stimulant principal est aujourd'hui attribué à cette dernière, il n'est pas exclu que le "marqueur culturel" austronésien ait été représenté par le *Piper* plus que par l'arec. Quant au kava, aux cultivars soigneusement sélectionnés, il s'agit d'un breuvage préparé à partir du broyat des racines de la plante domestiquée dans le Nord du Vanuatu, probablement par les premières populations relevant de la tradition Lapita (Simeoni 2003; Kirch 2000, 219), puis diffusée dans une grande partie de l'Océanie. La charge sociale et symbolique de ces deux poivriers mérite d'être mise en regard: le bétel est (aujourd'hui) mâché par toutes les catégories de la population en Asie du Sud-Est insulaire, femmes incluses, alors que le kava était, récemment encore, réservé à la consommation d'une élite et – en règle générale – interdit aux femmes. Sociétés du bétel et du kava s'excluent plus ou moins complètement de part et d'autre d'un axe articulé, une fois encore, sur le berceau de la Papouasie.

Les paysages construits par les sociétés austronésiennes fonctionnent en quelque sorte comme leur “enseigne ethnique” (Pélissier 1980, 129) et ne peuvent se concevoir que par rapport aux organisations sociopolitiques auxquelles ils correspondent.

Les formes d’agrégation sociale: de la parenté aux réseaux

Existe-t-il un “archétype social” austronésien?

Bellwood (1997, 142-154) notamment, à la suite de plusieurs autres auteurs (Blust 1984; Fox 1995, etc.), s’est essayé à une reconstitution des organisations sociales qui pouvaient constituer un fond commun pour les groupes de langues austronésiennes. Si, comme on l’a vu, une culture matérielle diversifiée mais adaptée aux contextes locaux permet de distinguer non pas la répétition à l’identique des mêmes éléments, mais l’application circonstanciée d’un même système évolutif, on peut imaginer qu’il en va de même pour le type de société dont les langues sont vecteurs. Dans ce domaine, en fait, il est plus difficile de discerner des constantes; la confusion est même si grande que Bellwood (1997, 154) écrit:

it is quite possible that the earliest Austronesian societies used both cognatic and unilineal ideologies in different contexts, as do many small-scale traditional Austronesian societies and even more cosmopolitan groups such as the Balinese today [...] it should be stressed that Proto-Austronesian society, whatever its precise nature, must have held the seeds of all the traditional and non-outsider-imposed variations that are evident today⁹.

Par cette pirouette, l’auteur se défait des problèmes soulevés par la nature ancienne des sociétés, en renvoyant au constat de leur diversité actuelle. Mais faute d’un autre guide, il nous semble pertinent de passer brièvement en revue ce que l’on sait des formations sociales actuelles sur le trajet des migrations anciennes, pour établir quelques scénarios-hypothèses concernant le passé. À noter qu’on ne saurait, dans le panorama qui suit, parler d’évolution linéaire d’un état à l’autre, tout étant affaire de contextes.

9. “Il est tout à fait possible que les premières sociétés austronésiennes aient eu recours à des idéologies à la fois cognatiques et unilinéaires dans différents contextes, comme le font nombre de sociétés austronésiennes traditionnelles d’échelle réduite, et comme le font, plus encore, les groupes cosmopolites comme les Balinais d’aujourd’hui [...]. Il faut admettre que la société proto-austronésienne, quelle qu’ait été sa nature précise, a dû comporter les germes de toutes les variantes traditionnelles et non imposées par l’extérieur, qui sont observables aujourd’hui.”

L'organisation sociopolitique de base pourrait être résumée par une structuration autour des lignages, qui en se référant à un personnage fondateur (ou refondateur), s'organisent souvent en clans, lesquels procurent à l'organisation territoriale sa référence principale. Évidemment, il est difficile de passer en revue l'ensemble des formations sociales et territoriales du monde austronésien et leur évocation ne peut être que ponctuelle, générale et très lacunaire. Signalons cependant que ces systèmes claniques sont largement fonctionnels, encore aujourd'hui, dans les ensembles insulaires de taille réduite, comme dans l'île de Siberut, où les patriclans (*uma*) relativement autonomes les uns par rapport aux autres sont agrégés en hameaux; l'exploitation s'organise à l'échelle des familles (lignées) de chaque clan, réunies en maisonnées (*sapau*) pour les plantations de taros et de sagoutiers ainsi que pour l'élevage du cochon (Schefold 1991; Reeves 2000). Une organisation clanique prévaut encore en pays Pasemah, à Sumatra Sud, où chaque groupe de population se réfère à un *sumbai*, l'un des six clans présents lors de la structuration du pays par le personnage fondateur Atung Bungsu, probablement arrivé au XIV^e ou XV^e siècle; le partage territorial du pays s'est opéré en référence à ces *sumbai*, chacun d'eux se réservant un terroir initial¹⁰. Dans une tout autre aire géographique, en Mélanésie, c'est une structuration clanique plus ou moins comparable que l'on retrouve. À Malekula au Vanuatu, chaque clan des Small Nambas s'identifiait à un *nakamal* (maison des hommes) et éventuellement à un *na-mben-sara* (place de danse), mais l'organisation était basée sur la famille restreinte (lignée) autonome spatialement et économiquement (Charpentier 1998). En Nouvelle-Calédonie enfin, les clans dits terriens, ceux des groupes premiers arrivés, sont encore aujourd'hui autonomes territorialement les uns des autres et accueillent sur leur terre les clans plus tardivement venus; avec le temps, ces derniers clans peuvent prétendre à un ancrage territorial plus marqué. On pourrait multiplier les exemples à l'infini, de Sumatra à la Polynésie. Ce qu'ils semblent indiquer – phénomène certes commun – est la prédominance de cette structuration en clans dans les organisations sociales et territoriales initiales, encore opérantes dans les petites îles où elles ont été peu perturbées.

Autre caractéristique peut-être plus parlante, ces clans et les éventuelles autres composantes sociales se définissent par rapport à un lieu initial ou un itinéraire fondateur: l'identité procède toujours d'une référence spatiale. Herrenschildt (2003) a montré le principe qui, au Nord-Ambrym (Vanuatu), définit les lignages (*buluim*) par une combinaison de lieux-repères (les *nasara* – ou places de danse – et les lieux-dits de culture correspondants)

10. La carte territoriale est en revanche aujourd'hui brouillée par les déplacements de population, les nouvelles fondations, etc.

constituée au fur et à mesure de l'itinéraire historique du *buluim*¹¹. Bensa et Rivierre (1982) ont analysé en Nouvelle-Calédonie centrale le système des "tertres-lignages", qui définit ces derniers par l'itinéraire rétrospectif du groupe de site en site, définissant au final une identité faite d'une collection de lieux.

Une superstructure à base héréditaire, en "chefferie", semble également être une composante d'origine des formations sociales austronésiennes et le mot *datu(k)* vient désigner le dépositaire de ce premier pouvoir centralisé fédérant les clans. La taille des ensembles insulaires influe vraisemblablement sur la structuration sociopolitique des ensembles humains, comme l'a rappelé Kirch (2000, 248-249), à propos de la Polynésie du moins: les systèmes les plus hiérarchisés se localisent dans les îles les plus grandes et inversement. Cette structuration autour d'un pouvoir héréditaire est peut-être une adaptation des sociétés à la migration sur de longues distances, à la navigation, à la conquête de nouveaux territoires. Au terme du voyage, en Polynésie, l'ensemble du processus a pu imposer une spécialisation plus grande des groupes lignagers: chefs, mais aussi artisans spécialistes de la construction des embarcations ou de la navigation, groupes voués à la production horticole et, dans ce panorama de plus en plus élaboré de la compétition sociale, groupes guerriers. Peut-être faut-il mettre cette hiérarchisation croissante vers l'Est des systèmes sociaux sur le compte d'une disponibilité de plus en plus limitée des ressources naturelles: dans ce cas, la compétition sociale, dans les milieux écologiquement appauvris de Polynésie, serait à traduire aussi comme une compétition pour les ressources.

Une constante de ces organisations austronésiennes est le lien très étroit qui existe entre l'organisation sociale et son expression spatiale. Celle-ci a été résumée par Leenhardt (1971, 166) lorsqu'il écrivait qu'en Nouvelle-Calédonie "le paysage social et le paysage naturel se recouvrent... paysage, dessin du village, société, défunts et êtres mythiques ne forment qu'un ensemble... pratiquement indifférencié". Au centre du pays, l'exemple bien connu du hameau kanak organisé autour d'une allée centrale, de la "grande case" de l'aîné du lignage faisant face à celle de son cadet, traduit très exactement la nature des relations de parenté qui existent au sein du clan. De même, les hameaux Ngada de Flores en Indonésie sont l'expression spatiale exacte de l'ordre sociopolitique: aux côtés des tombes des ancêtres fondateurs, dans l'espace collectif au centre des habitations, chaque clan signale sa présence et son rang par un monument symbolique, qui rend immédiatement lisible la composition sociale et lignagère du village.

11. Chacune de ces combinaisons de lieux définissant un lignage forme un code hérité et unique que l'auteur nomme, par analogie avec le génotype, un "topotype".

Cette organisation de base, que l'on vient de résumer de façon très schématique par l'évocation des "clans" et "chefferies" à l'identité géographique, inscrite dans l'espace, s'est modifiée localement sous l'effet du facteur essentiel que représente, sur le trajet des Austronésiens, le contact avec les populations antérieurement établies dans la zone. Les sociétés à big men ou à grades observées notamment en Mélanésie insulaire sont généralement considérées comme dérivées du contact avec les groupes de langues non austronésiennes, comme les Papous, déjà organisés autour de ces formes de compétition sociale individuelle. Mais comment expliquer que cette compétition individuelle intéresse aussi des ensembles comme l'île de Nias¹², à l'extrémité occidentale de l'archipel indonésien? L'archétype social se montre décidément aussi complexe que le sont les combinaisons culturelles, témoignant de la diversité des inspirations austronésiennes. On peut supposer qu'il y a composition entre les structures sociales des nouveaux venus et celles de groupes déjà présents, quels qu'aient été ces derniers. Ces combinaisons à chaque fois différentes n'ont pas manqué de s'influencer les unes les autres et, pour finir, dans leurs migrations ultimes qui les ramenaient vers l'Ouest, les Polynésiens sont venus imposer leurs hiérarchies sociales pyramidales aux sociétés à compétition individuelle de Mélanésie. L'exemple de la sépulture collective du chef Roy Mata, révélée par Garanger sur l'île de Retoka au Vanuatu (1972) et datée entre 650 et 400 BP, montre typiquement les éléments désormais combinés de ces deux systèmes de pouvoirs: ensevelissement du vieux chef défunt accompagné de représentants de divers clans, assommés de kava.

Le panorama des combinaisons sociopolitiques et économiques du monde austronésien est ainsi extrêmement divers et amène à relever d'étonnantes discordances: ainsi, les autochtones de l'archipel de Mentawai à l'Ouest de Sumatra vivent de la culture du sagou, de celle du taro et de l'élevage du cochon et sont établis dans de grandes maisons qui n'ont rien à envier à celles des archipels mélanésien. Ces sociétés n'ont adopté le métal que récemment, à l'occasion du contact colonial au début du XX^e siècle. Cette exception ouvre une piste à la réflexion: à y regarder de plus près, la cassure entre Asie et Océanie pourrait bien être corrélée avant toute chose à des évolutions techniques divergentes, impulsées une fois encore par des réseaux d'échange interinsulaires.

12. Où l'on observe des compétitions sociales de type Big men: accumulation de biens (cochons, or, etc.) dispensés ou exhibés lors d'une cérémonie somptuaire qui voit le prestige de l'impétrant consacré et matérialisé par l'érection d'un mégalithe.

La “rupture” entre l’Asie et le Pacifique

En Océanie, le réseau Lapita entraîne à partir de 3000 BP les populations dans un vaste mouvement de colonisation des littoraux, qui se modifie vers 2000 BP avec la “territorialisation” des groupes et leur prise de possession de l’intérieur des terres. Avec la désagrégation du réseau Lapita qui survient par la suite, l’identité océanienne mûrit à partir de réseaux plus restreints et plus spécifiques, différenciant peu à peu les groupes locaux les uns des autres. En Asie du Sud-Est insulaire, c’est l’apparition du métal qui semble être à l’origine d’une nouvelle identité plus “asiatique” des groupes humains. À compter de 2500 BP et jusqu’à 1500 BP, les chefferies des sociétés inscrites dans les circuits du *Dongson*, les “tambours de bronze” originaires du Nord du Vietnam, dessinent les premiers réseaux d’échanges panasiatiques dans les archipels. L’arc indonésien s’ouvre à des influences lointaines, comme l’Inde et la Chine, dans les premiers siècles de l’ère chrétienne. Cette circulation de matières premières et notamment de métal, ordinaire ou précieux, de biens, de personnes et d’idées, fait très certainement le lit des premiers grands royaumes hindo-bouddhistes. Le premier grand empire des archipels asiatiques est celui de Sriwijaya, attesté dès 683 après J.-C. sur la côte Sud-Est de Sumatra, à l’emplacement de l’actuelle ville de Palembang (Cœdès 1918; Wolters 1967; Manguin 1993). À Java, apparaît presque simultanément le royaume de Mataram dans la partie centrale du Sud de l’île. Une autre histoire commence alors, marquée par la coupure culturelle dès lors consommée entre l’Asie du Sud-Est et le Pacifique.

L’ubiquité austronésienne

L’aventure des Austronésiens est empreinte de paradoxes et le plus marquant est certainement celui de leurs origines. La Chine orientale et méridionale, lieu d’origine de la migration, abrite avant le départ des sociétés sédentaires et paysannes, enracinées, organisées dans des systèmes sociaux et territoriaux complexes et hiérarchisés, lesquelles présentent a priori des caractéristiques et des valeurs qu’on pourrait supposer être à l’opposé de celles de groupes humains engagés dans la migration maritime et la conquête de nouvelles terres insulaires. Les facteurs motivant une telle migration restent encore inexpliqués ou à l’état d’hypothèses. Les dates les plus anciennes connues pour le Néolithique chinois – dès 10500 BC (Wenning, 1999) – précèdent d’environ 5000 ans les premiers départs vers le monde des îles. Cela représente, avant le voyage, une très longue phase d’enracinement.

S'agissant de la suite du parcours, le facteur démographique à lui seul est depuis longtemps écarté lorsqu'il s'agit d'expliquer la dynamique de peuplement des groupes austronésiens (Frimigacci 1999, 137): les grandes îles rencontrées étaient parfaitement à même d'absorber les densités de population relativement faibles que l'on impute aux sociétés de ces premiers migrants et rien dans ce domaine ne permet de comprendre l'ampleur et la relative rapidité de la migration. Il faut alors rechercher dans d'autres registres d'explication les causes possibles de telles pérégrinations et peut-être dans cette constante qui, de l'archipel indonésien aux confins de l'Océanie, semble réguler le fonctionnement social. En effet, quasiment partout dans la zone, la hiérarchisation des lignées en fonction de l'ordre de naissance aboutit à opposer un aîné – ou une lignée aînée –, dépositaire légitime du pouvoir et garant de la perpétuation de l'ordre social, à un cadet – ou une lignée cadette –, qui lui conteste cette autorité. Dans les contextes naturels et sociaux les plus différents, les mythes de fondation ou simplement les itinéraires de migration des groupes de l'aire austronésienne rapportent de façon récurrente ces conflits entre aînés et cadets. Ils trouvent en général un dénouement par la défaite et le départ de ces derniers, qui sont dès lors les acteurs principaux de la migration et de la fondation de nouveaux territoires: Bungsu, Mweawu, etc. tous ces termes qui servent à désigner le dernier-né sont des noms de personnages fondateurs. Un tel mécanisme d'éjection des lignées non premières permet probablement de jeter quelques lueurs sur la dynamique territoriale du groupe, voire sur les archétypes sociaux qui sont à la racine de ses grandes migrations. Au final, l'itinéraire des Austronésiens pourrait se lire comme un long enchaînement de ruptures et de refondations, chaque scission étant l'occasion de créer, délivrés de la contrainte, un nouveau territoire et une nouvelle société. Dans cette perspective, l'ensemble du trajet des Austronésiens confirme qu'un enracinement de longue date ne serait pas incompatible avec le maintien de perspectives de migration, ce qui donnerait un nouveau sens à la dialectique du "voyage et de l'enracinement" que Bonnemaïson (1996, 35-66) avait discerné dans les sociétés mélanésiennes:

L'enracinement est la première des valeurs du peuple mélanésien. Mais si les lieux font les hommes, ce sont les routes qui font les lieux. Le peuple insulaire a conservé la mémoire de son origine et du grand voyage en pirogue qui l'a emmené jusqu'ici [...]. La métaphore mélanésienne de l'arbre et de la pirogue exprime cette dualité de l'origine. L'homme est un arbre, mais la société est une pirogue. L'identité de l'homme est donnée par le lieu, sa pirogue le tire vers la route [...]. La société mélanésienne s'affirme comme une société de racines autant que de voyages. Ses arbres sont des pirogues et ses pirogues sont des arbres.

Bellwood (1995, 96) met pour sa part le "succès" de la conquête austronésienne au compte de l'avantage économique décisif dont disposeraient, d'une façon générale, tous les groupes humains originaires

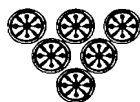
d'un berceau cultural, qui seraient incités aux amples migrations dont la préhistoire mondiale livre plusieurs exemples. Le trajet des Austronésiens, en fait, s'appuie sur deux grandes révolutions culturelles parallèles et contemporaines, il y a environ 10 000 ans, celle de l'agriculture en Chine du Sud et celle de l'horticulture en Papouasie. D'une façon ou d'une autre, ces deux traditions se rencontreront dans le Nord-Ouest de la Mélanésie, dans un point et à un moment qui coïncident avec l'éclosion d'une autre tradition encore, celle du Lapita, laquelle aboutira à la colonisation du Pacifique.

La diversité des adaptations observées sur le trajet des migrants démontre la souplesse à la fois du système social et du système de production: leur coévolution se traduit par l'identité des formes sociales et spatiales, ainsi que par une certaine fusion avec les milieux et les ressources rencontrés. Sociétés "écologiques", les sociétés austronésiennes ont joué sur les chances offertes par les milieux rencontrés. Les groupes humains parvenus dans les grandes îles de l'Asie du Sud-Est insulaire ont puisé dans un environnement écologique relativement riche pour constituer des systèmes diversifiés et, à l'inverse, au terme du trajet géographique, dans les atolls de Polynésie, les ressources permettant la survie humaine dans l'île sont, par nécessité, presque entièrement importées. Mais dans l'ensemble, dans un même milieu, on observe parfois une différenciation marquée entre groupes voisins. Ce sont ainsi des sociétés "en radiation"¹³, puisant une originalité dans la rencontre de nouveaux environnements. Leur itinéraire interroge sur les avantages que procure une telle différenciation et amène à poser la question en parallèle avec la génétique, où la spéciation est justement une stratégie d'adaptation.

En bref, les questions posées par l'examen de ce trajet sont passionnantes en termes d'histoire humaine et d'adaptation, d'autant qu'elles remettent en question tous les schémas classiques de l'évolutionnisme et du fonctionnalisme: on assiste en effet à la "réinvention" de techniques entre-temps "oubliées", comme la pierre polie ou la culture du riz, connues au départ de la Chine, et ces simples constats archéologiques font voler en éclats toute idée d'une évolution linéaire inéluctable qui s'appuierait sur une quelconque performance supérieure d'une technique ou d'une autre. Grâce à l'itinéraire des Austronésiens, l'idée d'adaptation ou d'adéquation éclipse les questions d'évolution technique.

13. "Radiation: transformation au cours du temps d'une espèce ancestrale en plusieurs espèces issues de cette dernière. La radiation adaptative est la diversification rapide de nombreuses lignées adaptées à des environnements différents à partir d'une même souche ancestrale" (Coppens et Picq 2001, 600). Les sociétés en radiation sont ainsi opposées aux sociétés "intégrées", transplantant tels quels leur forme et leur système dans des contextes indifférents.

Pour finir, la relation qui unit langages et cultures et sur laquelle est basée une grande partie des développements qui précèdent pose à la recherche une question difficile, délicate d'un point de vue idéologique. D'autres groupes linguistiques, notamment celui des langues indo-européennes, ont en leur temps été questionnés pour leur capacité à s'être faits les vecteurs de ce qui a pu être défini en tant que "civilisation" dans des contextes parfois tendancieux. Précisons que la reconstitution a posteriori d'une prétendue identité austronésienne actuelle serait de toute façon factice. Il est important de garder en mémoire que nos analyses s'appuient sur des moments parfois lointains, la plupart du temps révolus de l'histoire du groupe, et que les quelques éléments d'unité qui sont discernés au terme de son long parcours sont pour le moment épars, pas ou peu perçus consciemment; au terme du voyage, ne subsiste qu'un monde éclaté. Toutefois, que l'on commence à parler des "Austronésiens" aujourd'hui n'est peut-être pas complètement le fruit du hasard: en 2002, la réunion à Taïwan – aux sources du parcours – des représentants des pays dits "austronésiens", que seules les longues analyses de la science permettent d'associer dans une vision purement intellectuelle, trahit la quête de nouvelles synergies régionales. La construction identitaire, dans notre monde moderne, rejoint la redécouverte des racines oubliées.



Bibliographie

ALLEN, J.

1982 – “Pre-contact trade in Papua-New Guinea”, *Melanesia: Beyond diversity*, May, R. J. and Nelson, H. (eds), vol. I, Canberra, Research School of Pacific Studies, ANU, p. 193-205.

1984 – “In search of the Lapita homeland”, *Journal of Pacific History* 19, p. 186-201.

BARRAU, J.

1974 – “L’Asie du Sud-Est, berceau cultural”, *Études rurales* 53, 6, p. 17-39.

BELLWOOD, P.

1978 – *Man’s conquest of the Pacific. The prehistory of Southeast Asia and Oceania*, Auckland, Collins, 462 p.

1995 – “Austronesian prehistory in Southeast Asia: Homeland, Expansion and transformation”, *The Austronesians Historical and comparative perspectives*, Bellwood, P.; Fox, J. and Tryon, D. (eds), Canberra, ANU, p. 96-111.

1997 – *Prehistory of the Indo-Malaysian Archipelago*, University of Hawaii Press, revised ed., 400 p.

BELLWOOD, P.; FOX, J. and TRYON, D. (eds)

1995 – *The Austronesians: Historical and comparative perspectives*, Canberra, ANU, 359 p.

BENSA, A. et RIVIERRE, J.-C.

1982 – *Les chemins de l’alliance. L’organisation sociale et ses représentations en Nouvelle-Calédonie*, Paris, SELAF, 586 p.

BLUST, R. A.

1984 – “Austronesian culture history: some linguistic inferences and their relations to the archaeological record”, *Prehistoric Indonesia, a reader*, Van de Velde, P. (ed), Dordrecht, Verh. KITLV, p. 218-241.

BONNEMAISON, J.

1991 – “Le taro-roi. Une horticulture d’abondance dans l’archipel de Vanuatu (Mélanésie)”, *Aspects du monde tropical et asiatique, hommage à Jean Delvert*, Paris, Presses de l’université de Paris-Sorbonne, p. 304-315.

1996 – “La métaphore de l’arbre et de la pirogue”, *Vanuatu-Océanie, arts des îles de cendre et de corail*, Paris, RMN-Orstom, p. 34-38.

CHARPENTIER, J.-M.

1998 – “Organisation du sol et organisation du monde chez les Small Nambas du Sud Malakula (Vanuatu)”, *Le voyage inachevé*, Paris, Orstom-Prodig, p. 297-304.

CHEN, X.

1999 – “On the earliest evidence for rice cultivation in China”, *IPPA Bulletin* 18 (Melaka papers, vol. 2), p. 81-93.

CÆDÈS, G.

1918 – “Le royaume de Çriwijaya”, *BEFEO* 18, n° 6, p. 1-36.

COPPENS, Y. et PICQ, P.

2001 – *Aux origines de l’humanité*, vol. 1, *De l’apparition de la vie aux hommes modernes*, Paris, Fayard, 650 p.

FORESTIER, H.

2003 – “Des outils nés de la forêt. L’importance du végétal en Asie du Sud-Est dans l’imagination et l’invention technique aux périodes préhistoriques”, *Peuplements anciens et actuels des forêts tropicales*, Froment, A. et Guffroy, J. (éds), Paris, IRD, Coll. Colloques et séminaires, p. 315-337.

2004 – “The Last Archipelago. Prehistoric discovery, settlement and abandonment of Phoenix Islands: subsurface sites”, *Sailing routes of Old. Prehistoric discovery, settlement and abandonment of the Phoenix Islands*, Di Piazza, A. and Pearthree, E. (eds), Honolulu, Bernice Bishop Museum Press, Anthropology series n° 1, p. 108-109.

FOX, J. J.

1995 – “Austronesian societies and their transformations”, *The Austronesians: Historical and comparative perspectives*, Bellwood, P.; Fox, J. and Tryon, D. (eds), Canberra, ANU, p. 214-228.

FRIMIGACCI, D.

1999 – “Y a-t-il un Austronésien dans la pirogue?”, *Le Pacifique, un monde épars*, Bensa, A. et Rivierre, J.-C. (éds), Paris, L’Harmattan, Cahiers du Pacifique Sud, p. 127-142.

GALIPAUD, J.-C.

1992 – “Un ou plusieurs peuples potiers en Nouvelle-Calédonie?”, *Journal de la société des Océanistes* 95 (2), p. 185-200.

GARANGER, J.

1972 – *Archéologie des Nouvelles-Hébrides, contribution à la connaissance des îles du centre*, Paris, Publications de la société des Océanistes-Orstom, n° 30, 156 p.

GLOVER, I.

1977 – “The late stone age in eastern Indonesia”, *World archaeology* 9-1, p. 42-61.

GREEN, R. C.

1991 – “The Lapita cultural complex: current evidence and proposed models”, *Indo-Pacific prehistory 1990: Proceedings of the 14th Congress of the IPPA*, Bellwood P. (ed), Canberra, IPPA, p. 295-305.

1999 – “Integrating historical linguistics with archaeology: insights from research in remote Oceania”, *Bulletin of the IPPA* 18, vol. 2, p. 3-16.

HAUDRICOURT, A.-G.

1987 – “Nature et culture dans la civilisation de l’igname: l’origine des clones et des clans”, *La technologie, science humaine, recherches d’histoire et d’ethnologie des techniques*, Paris, Éditions de la MSH, p. 287-298. [1^{re} édition 1964]

HERRENSCHMIDT, J.-B.

2003 – “Territorialité et identité en Mélanésie. Enjeux cachés du “développement”?”, *Iles rêvées, territoires et identités en crise dans le Pacifique insulaire*, Guillaud, D.; Huetz de Lemps, C. et Sevin, O. (éds), Paris, PUPS, p. 291-324.

HIGHAM, C.

2002 – *Early cultures of mainland Southeast Asia*, Bangkok, River Books, 250 p.

KIRCH, P. V.

2000 – *On the road of the winds. An archaeological history of the Pacific islands before European contact*, Berkeley, University of California Press, 424 p.

LEENHARDT, M.

1971 – *Do Kamo. La personne et le mythe dans le monde mélanésien*, Paris, Gallimard, Coll. Tel, 314 p. [1^{re} édition 1947]

LÉVI-STRAUSS, C.

1974 – *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 452 p. [1^{re} éd. 1958].

MANGUIN, P.-Y.

1993 – “Palembang and Sriwijaya: an early harbour-city rediscovered”, *Journal of the Malaysian branch of the Royal Asiatic Society* 66, p. 23-46.

OZANNE-RIVIERRE, F.

1998 – “Langues d’Océanie et histoire”, *Le Pacifique, un monde éparé*, Bensa, A. et Rivierre, J.-C. (éds), Paris, L’Harmattan, Cahiers du Pacifique Sud, p. 75-104.

PÉLISSIER, P.

1980 – “L’arbre en Afrique tropicale. La fonction et le signe”, *Cahiers Orstom série Sciences humaines*, vol. XVII, n° 3-4, p. 127-130.

- REEVES, G.
2000 – “The anthropology of the Mentawai Islands”,
[en ligne: www.mentawai.org/index.html]
- SAGGART, L.
1995 – “Some remarks on the ancestry of Chinese”, *The ancestry of Chinese language*, Willian S.Y. Wang (ed), Journal Of Chinese linguistics, monograph series n° 8, p. 195-223.
- SCHEFOLD, R.
1991 – *Mainan Bagi Roh: Kebudayaan Mentawai*, Jakarta, Balai Pustaka.
- SIMEONI, P.
2003 – *Buveurs de kava. Géographie des déterminants de la qualité pour la valorisation d'une culture traditionnelle*, thèse de géographie, université Paris IV-Sorbonne, 493 p.
- SPRIGGS, M.
1997 – *The Islands Melanesians. The Peoples of South-East Asia and the Pacific*, Blackwell Publisher, 326 p.
- THORNE, A. *et al.*
1999 – “Australia’s oldest human remains: age of the Lake Mungo 3 squeleton”, *Journal of Human Evolution*, n° 36, p. 591-612.
- VAN HEEKEREN, H. R.
1972 – *The stone age of Indonesia*, Den Haag, Verh. KITLV 61, 247 p.
- WENNING, Y.
1999 – “Neolithic settlements in China: latest finds an research”, *Journal of East Asian Archaeology*, vol. I, 1-4, p. 131-147.
- WOLTERS, O. W.
1967 – *Early Indonesian commerce. A study of the origins of Sriwijaya*, Ithaca, Cornell University Press, 404 p.
- YEN, D.E.
1990 – “Environment, agriculture and the colonisation of the Pacific”, *Pacific Production systems, approaches to prehistory*, Yen, D. E. and Mummery, J. M. J. (eds), Canberra, ANU, Papers from the XV Pacific Science Congress, Occasional papers in Prehistory n° 18, p. 258-277.

Résumé

Après un rappel des migrations qui ont conduit les locuteurs des langues austronésiennes depuis le centre-sud de la Chine jusqu'aux confins orientaux de la Polynésie, cet article passe en revue, à partir de différents exemples archéologiques ou subactuels présents sur cet immense trajet, différents "marqueurs" des sociétés concernées. Les techniques (céramique et outillage lithique), les choix de productions et enfin les formes d'agrégation sociale permettent de discerner les grandes ruptures et continuités culturelles qui ont affecté les groupes de migrants. L'importante différenciation qui caractérise ces derniers est pour partie à mettre au compte de la nature "écologique" de ces sociétés, promptes à fusionner avec les milieux insulaires diversifiés qu'elles ont rencontrés, mais aussi à un fonctionnement spécifique associant une forte différenciation locale et une omniprésence des réseaux, l'enracinement et le maintien des possibilités de départ. Hors du champ linguistique qui est généralement le principal mobilisé pour l'analyse des migrations dans les archipels de l'Asie du Sud-Est et du Pacifique, l'article permet ainsi, indirectement, de questionner la pertinence d'une désignation des Austronésiens en tant que "groupe" et livre quelques indices pour la compréhension des évolutions divergentes entre Asie et Océanie.

Abstract

This paper recapitulates the migratory routes of Austronesian-speaking groups, from Southern China 8000 years ago, to Taiwan 5000 years ago, and further on to the Indonesian islands and to the Bismarck archipelago around 3500 years BP, and finally to Oceania. The ecological changes undergone during the migration, from the large Asiatic islands to the smallest atolls of remote Oceania, are significant to understanding the technical changes, analysed here through markers such as the ceramics, the raw materials for the making of tools, and the agricultural production of the migrants. Finally, their social organisations reflect the constant search for differences among the Austronesian groups, which explains the present-day diversity of the Asia-Pacific world.